

politiques ; la richesse et la puissance, ces deux objets de son éternelle convoitise.

Je n'invente rien. J'ai cité plus haut le singulier raisonnement par lequel le pasteur Naumann exhortait ses compatriotes à ne point mêler la religion et la politique et à considérer comme nécessaire le massacre des chrétiens orientaux. Voici d'autres textes, qu'il faut rapprocher de celui-là. « L'Asie Mineure est mal cultivée, — écrivait en 1898 *Amicus Patriæ*. Le Turc a perdu son droit à la posséder. Puisse l'aréopage européen reconnaître ce fait et liquider l'héritage ; puisse-t-il, selon les paroles de la Bible, reprendre son talent au valet paresseux et le donner à celui qui a dix talents... On nous menace d'une résistance de la Turquie, d'un massacre des chrétiens d'Orient par les musulmans fanatiques. A cela nous répondrons : « Plutôt une fin par la terreur, qu'une terreur sans fin (1). » La conclusion du tract auquel j'emprunte ces lignes était que l'Allemagne, fidèle à sa mission séculaire, devait refouler le Slave au delà du Caucase, comme elle l'avait fait, il y a huit cents ans, au delà de l'Elbe : « la Turquie doit appartenir à l'Allemagne, comme l'Égypte à l'Angleterre. » La Turquie a besoin d'une administration allemande, — déclare Naumann. Les Allemands procéderont en même temps à une triple réforme : militaire, financière, agraire. Ils enverront en Turquie des *administrateurs prussiens*. « Il faut frayer la voie à une sorte de dictature amicale, qui permette au besoin de dire : Oiseau, mange ou meurs (2) ! »

(1) *Amicus Patriæ*, Armenien und Kreta, 1898, p. 14 et suiv.

(2) NAUMANN, *Asia*, 1913, pp. 162-164.